

Rétroviseur

Marie-Andrée Lamontagne

Number 82, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94689ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2020). Rétroviseur. *L'Inconvénient*, (82), 69–71.

Rétroviseur

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Sherlock Holmes, Don Quichotte : certains personnages de roman échappent à leur géniteur et vivent leur vie propre sans que celui-ci puisse y redire quoi que ce soit, étant lui-même mort dans la plupart des cas au moment où sa créature accède à la notoriété. Prenons le comte Dracula. La Roumanie n'est pas exactement une entité politique susceptible de faire s'empoigner les chefs d'État à l'ONU, mais prononcez le nom de l'une de ses régions, la Transylvanie, surtout devant des lecteurs ou des cinéphiles amateurs de fantastique ou qui connaissent leurs classiques (*Nosferatu le vampire*, 1922), et la silhouette crénelée d'un château dominant le village et inspirant la peur surgira aussitôt à la brunante, tandis qu'un cri de femme glaçant se fera entendre dans les mémoires, généralement vers minuit.

Sous peine de voir la magie disparaître, il faut impérativement éviter de consulter la fiche wiki de Dracula. Le sieur Vlad et son père Dracul qui y sont donnés comme étant les possibles modèles du célèbre vampire écrasent de leur poids étymologique et sanguinaire l'enchevêtrement de sources qui nourrit l'écriture d'un roman, vers quoi convergent les choses vues autant que les lectures, les influences autant que les éléments biographiques, les rencontres, les lieux et, surtout, la part sombre tapie en chacun. Si du sang, des humeurs et de la chair humaine

entrent dans cette histoire, ce sont bien d'abord ceux du romancier.

Le voici justement qui surgit au coin de Exeter Street : Bram Stoker. Un Irlandais bouseux monté à Londres sous Victoria, avec des rêves de gloire littéraire qui ne se matérialiseront pas, les contes et les romans qu'il a écrits étant tombés, aussitôt publiés – y compris celui consacré au joyeux drille que nous savons –, dans le grand chaudron de l'indifférence et de l'oubli.

Mais prenons garde de *wikipédier* à notre tour ce qui est d'abord un roman, en donnant pour véridiques les faits qu'il raconte. Et quel beau roman : *Le bal des ombres*, de Joseph O'Connor, l'un des meilleurs aujourd'hui parmi les écrivains irlandais, de tout temps nombreux dans ce pays. Le roman tire les fils des souffrances et des regrets qui poussent à écrire, il remonte aux sources, multiples et mêlées, qui donneront vie aux personnages de fiction, il démonte le Temps, ce vampire, dont les mâchoires de l'Oubli broient toutes choses, même les sentiments les plus chers, les moments les plus rares, et il lui ouvre le ventre pour voir à l'œuvre la secrète digestion de la vie opérée par l'art. *Se non è vero, è ben trovato*. Voir ainsi l'invention faire son miel des détails de l'existence pour forger ce qui deviendra un mythe littéraire suffit à notre bonheur de lecture, qui est grand.

Pour ce faire, *Le bal des ombres* raconte



d'abord l'histoire d'une amitié entre trois êtres qui se sont choisis, élection et accord si profonds qu'ils ne peuvent être sans orages, d'autant que leur monde est celui du théâtre. Excès, donc. Pourquoi se priver de chausser les cothurnes dès lors qu'il s'agit d'exhausser la vie ?

En 1878, quand il fait la connaissance du jeune Abraham Stoker, Harry Irving n'est pas seulement le directeur fondateur d'un théâtre londonien important appelé Le Lyceum. Il est aussi et surtout un monstre de la scène, adulé, force de la nature dont l'ego est à l'avenant, qui boit les applaudissements du public comme un mangeur d'opium fume sa boulette. L'Irlandais, fraîchement nanti d'une jeune épouse compatriote, l'énergique Florence, est ainsi alpagué et propulsé au rang d'administrateur d'un théâtre que son propriétaire entraîne périodiquement dans de coûteuses productions. Mais le théâtre sans extravagance est-il encore du théâtre ? Bram, qui veut se garder du temps pour écrire l'œuvre qu'il sent bouillonner en lui, se serait bien contenté d'un poste de secrétaire. L'ogre Irving n'en a cure. Il le fera gestionnaire, chef de production, nounou, souffre-douleur, confident, ami. Et puis, Bram a-t-il le choix ?

L'argent est tout. Il ne le savait pas auparavant. Ce dont un écrivain a besoin, c'est le temps, d'avoir la permission d'échouer, s'il le faut, de s'abstraire des tourments que vous inflige la nécessité de payer un loyer. L'argent est une fiction, mais elle est tout de même nécessaire. C'est la seule fiction qui existe.

Entre en scène la grandiose Ellen Terry. C'est le troisième élément du trio d'amis. L'actrice la mieux payée de son temps. Celle qui enfle des robes somptueuses pour jouer dans des pièces de Shakespeare. Celle dont la beauté fait se damner les lords de l'Empire et les pairs du royaume, heureux de boire le champagne dans sa chaussure quand elle leur permet ce caprice. Ellen Terry est tout sauf sottise et vaine. C'est une femme de tête, qui collectionne les maris et pères de ses enfants ; qui se montre sans illusions sur la lourdeur d'esprit des hommes et leur besoin d'être admirés. Elle est cultivée, généreuse avec ses domestiques, a le cœur gros comme une maison. C'est l'amie parfaite, désirable de surcroît. Maîtresse de ses plaisirs. Libre.

Les souvenirs forment le matériau privilégié du romancier. Et ce n'est pas la moindre qualité de ce roman que d'en montrer l'action secrète quand, réfugié au grenier, seul avec le fantôme réputé hanter les lieux, l'écrivain fait grincer sa plume. La réalité immédiate n'est que la pointe visible de la vie. Mais tout le reste, comment faire pour se le sortir du ventre ? Le parcours est long, les détours abondent, les souvenirs se disputent la lumière, et le lectorat très confidentiel de Stoker ajoute à la difficulté d'avancer.

Plus subtile encore : la mémoire, qui va et vient. La jeunesse accumule les sensations et les expériences qu'elle transforme (cela s'appelle mûrir) et s'empresse d'oublier pour faire place aux nouvelles. La vieillesse fait le tri. Elle s'afflige de constater alors la présence de trous béants dans le champ de ses souvenirs. Elle recompose, elle se raconte. L'enfance à Dublin, l'église catholique de Fairview, à la consécration de laquelle le jeune Bram, à dix-huit ans, avait assisté, les rites des papistes, odieux aux yeux d'un père protestant, croyances et rites magnifiant la vie cependant et forgeant l'identité, de quelque bord que l'on soit : « Foi de nos pères, toujours vivante / En dépit du donjon, du feu et de l'épée ». Mais aussi Jack l'Éventreur, dont tout Londres apeuré ignore l'identité et qui fascine Stoker. Au passage, Joseph O'Connor sème le doute : et si l'Éventreur était le versant sombre, fantasmé ou en actes, d'un Bram Stoker, à la sexualité indécise ? Ce n'est même pas une question. Juste quelques scènes, hésitations, égarements, pas perdus dans une ruelle.

Par le jeu d'une construction admirable, le roman épouse les mouvements de la mémoire que même la mort n'interrompt pas – tel le comte Dracula, non-mort, comme le folklore le dit des vampires, et que son état fait souffrir de toute éternité. Que le dernier tiers du *Bal des ombres* raconte le grand âge de Bram Stoker et d'Ellen Terry n'est que justice. Il est aussi d'une poignante beauté. Harry Irving est mort quelques pages auparavant, alors que l'artiste était déjà sur son déclin. Le monde moderne du cinéma, du chemin de fer et des suffragettes s'est mis en place, même si Stoker et Terry n'en prennent pas encore toute la mesure. Entre eux aussi, l'oubli a fait ses ravages. Y compris dans les douleurs venues du silence, comme le montre la relecture des premières pages du roman une fois la fin connue. Ces douleurs-là n'en sont pas moins grandes.

PENDANT CE TEMPS...

... le Paris de la Belle Époque chatoie et froufroute, même si aux yeux des contemporains les temps n'ont pas les airs de fête permanente qu'ils prendront rétrospectivement dans les mémoires marquées par la Seconde Guerre. Dans *L'homme en rouge*, Julian Barnes, qui en fait le portrait à sauts et à gambades, montre bien les angoisses et les violences de l'époque. On y voit siffler les balles – par exemple celles du pistolet de dame, néanmoins meurtrier, que sort Madame Caillaux dans le bureau du directeur du *Figaro*, Gaston Calmette, dont le journal salit la réputation de son mari, ministre des Finances. On y voit les explosifs des anarchistes faire voler les corps – par exemple ceux des dames de la haute société, au Bazar de la Charité – quelque cent trente victimes, dont cent vingt-trois étaient de ces femmes, comme la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice d'Autriche. On y voit de beaux et moins beaux esprits, le plus souvent jeunes et prompts à la colère, vouloir laver l'affront fait à leur honneur au moyen d'un duel sur le pré – Clémenceau, Catulle Mendès, Moréas, Drumont, Barrès, Lorrain, Daudet et même Proust, un jour. On se tue, on se bat, on s'insurge d'être né du mauvais côté des barricades, on meurt à la fin, toujours, et c'est souvent entre les mains pas très nettes du médecin appelé à son chevet.

Dans cette ambiance fin de siècle, des écrivains décadents comme Jean Lorrain ou Huysmans côtoient Proust, sans que leurs différences apparaissent encore clairement. Julian Barnes, qui connaît son Flaubert sur le bout des doigts, fait s'animer le tableau des messieurs à haut-de-forme et des tailles étranglées sur fond de tour Eiffel, de canaille apache, de belles filles de Lesbos et d'invertis avec ou sans particule. À lire *L'homme en rouge*, récit/portrait agrémenté de nombreuses illustrations d'époque et de reproductions de tableaux, on comprend que le versant orné de l'œuvre de Flaubert prend tout autant sa source dans ce Paris-là, faisant et précieux, que dans ses voyages en Orient.

Qui est l'homme en rouge ? C'est le docteur Samuel Jean Pozzi, dont la description du portrait peint en 1881 par l'artiste John Singer Sargent occupe les premières pages du livre. L'homme est alors un personnage important, très introduit dans le beau monde, où sa fortune – celle de sa femme en fait –, sa culture, ses collections d'art et son cabinet de curiosités, sa loge à Bayreuth, ses maîtresses font presque oublier son état premier de bourgeois, à un moment où les distinctions de classe comptent encore. Certains lecteurs *happy few* du 21^e siècle connaissent déjà sa fille, l'excellente Catherine Pozzi, poète, épistolière, diariste, intellectuelle, qui discutera d'égal à égal avec Paul Valéry, tous deux



unis, si l'on peut dire, dans une ardente et violente passion adultère de huit années. Catherine Pozzi apparaîtra et acquerra peu à peu de l'épaisseur au cours du récit de Julian Barnes, même si ce dernier s'attache d'abord à raconter le père, et pour cause : il offre un concentré de l'époque.

Or Pozzi ne vient pas seul. Au début du livre, il apparaît dans le trio d'amis qu'il forme avec le prince Edmond de Polignac et le comte Robert de Montesquiou-Fezensac (modèle du baron de Charlus dans la *Recherche* mais présent pas que chez Proust) – trois dandys à Londres reçus par Henry James. Ce n'est là que la scène inaugurale montrée par Barnes, qui convoque sous sa plume alerte la petite foule de personnalités issues de la politique, des arts, de la littérature et du journalisme pour poser, à travers elles et sans en avoir l'air, quelques questions. Qu'est-ce qu'un écrivain décadent ? Quelles formes prend une littérature exténuée ? Qu'est-ce que les avant-gardes en art ? La modernité ? Quels sont les traits français ? Et ceux anglais ? Ces questions traversent le livre en filigrane. Mais il en est une, explicite, page 190, qui en fait la synthèse et avance une explication : « Qu'y a-t-il dans le présent qui le rende si impatient de juger le passé ? Il y a toujours une tendance à la névrose dans le présent, qui se croit supérieur au passé mais ne peut tout à fait surmonter une anxiété persistante à l'idée qu'il pourrait ne pas l'être. » ■

LE BAL DES OMBRES

Joseph O'Connor

Trad. de l'anglais (Irlande) par Carine Chichereau
Rivages, 2020, 340 p.

L'HOMME EN ROUGE

Julian Barnes

Trad. de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin
Mercure de France, 2020, 304 p.